sionomies, l'impression d'étonnement mêlé de tristesse que leur causait la vue de la Maison de DIEU si pauvre et si misérable. Ils semblaient, à la vue de cette construction faite de gros pins superposés, vouloir s'écrier avec le Roi Salomon : *Est-il croyable que notre* DIEU *daigne habiter ici ?* Aussi, quand on leur parla de pèlerinage, ils se contentèrent de dire que, avant d'en créer, il fallait songer à avoir des églises convenables, répondant aux besoins de la population. Lorsqu'ils virent les travaux gigantesques du Fr. PIQUET, ils haussèrent les épaules, en se disant : *Ut quid perditio hæc,* — Pourquoi ce gaspillage ? » La Vierge ne tarda pas à répondre par un miracle.

§ V. — Une Guérison prodigieuse.

Une des personnes les plus influentes de la colonie, ancien Député au Parlement du Manitoba — que sa charité envers les Missionnaires et les pauvres faisait surnommer « le bon M. Nolin », — voyait son épouse dépérir, de jour en jour, d'une maladie qui la tenaillait depuis dix ans : crachements de sang, vomissements, insomnie, maux d'yeux, souffrances de toutes sortes. Les médecins de la Rivière Rouge et, plus tard, ceux de Prince-Albert s'avouaient impuissants à enrayer le progrès du mal. M. Nolin résolut de s'adresser à Celle que l'on appelle « Santé des Infirmes », pour en obtenir un miracle.

Le P. FOURMOND, qui visita la malade dans la journée du 16 décembre 1884, put constater combien urgent était cet appel à MARIE. Au Frère, qui demandait des nouvelles, il répondit :

— « Elle est mourante : peut-être est-elle déjà morte. »

Le Frère partit, sur-le-champ, pour visiter la malade.

— « Ne désireriez-vous pas guérir ? »

— « Oh ! oui », répondit-elle péniblement : « mes enfants sont si jeunes ! »

— « Demandez-le à la Sainte Vierge ; faites une neuvaine et promettez-Lui quelque chose. »

— « Que faut-il promettre ? » demanda M. Nolin.

§ VIII. — **Une Mort héroïque.**

En 1890, il se passa un fait extraordinaire. Laissons à Mlle Onésime Dorval le soin de le raconter, afin de ne le défigurer en rien.

— « Alors que j'étais à Battleford, je vins passer quelques jours de vacances à la Mission de Saint-Laurent. Mlle Odile Pelletier, qui faisait l'école, me raconta quelque chose de merveilleux, qui s'était passé pendant l'octave de la fête du Très Saint Sacrement.

« Voici. Par une fenêtre ouverte, au haut de l'escalier de la maison d'école, l'ombre d'un grand crucifix, d'environ deux pieds, vint se projeter sur la cloison de bois, éclairée par le soleil. Les contours de Jésus crucifié étaient nettement dessinés sur cette croix sombre. Rien au dehors ne pouvait causer une projection semblable ; je le vérifiai moi-même. Comme elle avait avec elle les trois petits Sauvé, elle envoya l'un d'eux chercher le P. Fourmond. Surpris, ému, le bon Père les fit mettre à genoux, en disant : — *C'est mystérieux : prions.* Ensemble, ils prièrent, pendant quelque temps. Cette apparition se renouvela, pendant plusieurs jours consécutifs.

« Avant d'ajouter foi à ce récit », continue la narratrice, « je voulus avoir l'opinion du Père, J'allai, immédiatement, le trouver ; et je lui exposai les faits, tels que je venais de les entendre. *C'est vrai*, me dit-il d'un air triste et abattu. »

Le bon P. Fourmond comprit-il le sens de cette apparition ? Était-ce un message de joie ou de deuil ? Il ne nous l'a pas dit.

C'est à cette époque qu'il commença à ressentir les premières étreintes du mal qui devait, à brève échéance, le conduire à la tombe. Mais la souffrance ne ralentit pas son activité.

L'année suivante, à l'occasion de la solennité de l'Assomption, il y eut grande procession à la Grotte. Le Père fit vœu d'y revenir, chaque année, en pèlerinage, si la Vierge exauçait ses prières pour la récolte. Il obtint ce

Quelques semaines plus tard, le Révérend Père, avec l'aide des écoliers, nettoya le ruisseau, bêcha un parterre en forme de cœur, devant l'arbre, et l'entoura d'une petite clôture.

Tous les soirs, quand le temps le permettait, on se rendait ensemble à la Source, pour réciter le chapelet.

Le printemps suivant, les enfants firent, dans une caisse, une grotte de Lourdes, en papier d'étain, avec des personnages découpés et collés sur des planchettes. Ils la posèrent sur un tertre de gazon, au milieu du marais. Tout ceci n'était connu ou apprécié que du personnel de la mission.

§ IV. — **Le Frère Piquet.**

Au mois de juillet, le Fr. Piquet revint, définitivement, à Saint-Laurent. La mort tragique du Père Gérard Chapelière — noyé, le 11 juillet 1882, en essayant de sauver un enfant, au Lac Maskeg — l'avait tellement affecté qu'il faillit en perdre la raison. Le Père Alexis André songeait à l'envoyer à Saint-Albert ; mais, voyant ses répugnances, il consentit à le garder à Saint-Laurent.

Désormais, tous ses efforts et toutes ses forces furent employés à faire régner Marie dans ce petit coin de terre. Construire une grotte et établir un lieu de pèlerinage à la Source, tel était son rêve. Il en parlait à tout venant. Il ne comptait, pour cela, que sur Dieu, sur son cœur et sur ses bras. Tous ses moments de loisir furent occupés à défricher la forêt, à niveler l'emplacement choisi et à détourner la source pour la faire arriver à cet endroit. Il sut intéresser les gens à son œuvre et recueillit, sou par sou, des offrandes considérables — qui lui furent enlevées, en une nuit, par un aventurier. Cela ne le découragea pas.

Une autre épreuve l'attendait. Le jour de la fête de Saint Pierre, la mission reçut la visite du R. P. Louis Soullier, Assistant Général, et du P. Joseph Tabaret, accompagnés de Mgr Grandin. « Nos visiteurs voulurent, immédiatement, entrer à l'église. Je lisais, sur leur phy-

de nous, et nous épargnerait. A l'issue de la grand'Messe, je fis prendre, par chaque mère de famille, une heure de la journée pour la récitation du rosaire, tout le temps que durerait le trouble. »

Quelques jours plus tard, Riel consommait son apostasie et se déclarait en rébellion ouverte contre l'Église. Il ordonna à tous les Pères de se rendre à son quartier général, où ils furent gardés prisonniers.

Dès les premiers jours d'avril, Saint-Laurent était désert. Les apostats décrétèrent l'incendie de la pauvre mais vénérable église. Un homme se leva :

— « Plutôt mourir », s'écria-t-il, « que de survivre à un pareil crime. Vous me passerez par-dessus le corps, avant d'accomplir vos abominables projets. Du reste, je le vois, je ne suis pas le seul prêt à donner ma vie pour la sainte Maison de Dieu. Frappez, si vous l'osez. »

Tant de fermeté arrêta la main des incendiaires.

Saint-Laurent, miraculeusement conservé, se releva, de plus en plus, grâce à Notre-Dame de Lourdes.

§ VII. — **La nouvelle Statue.**

La statue de Notre-Dame de Lourdes, promise par M. Nolin, ne tarda pas à arriver. Elle fut, provisoirement, placée dans l'église, du côté droit de l'autel, en attendant que le Fr. Piquet eût terminé la grotte.

Certes, bien qu'il travaillât de toutes ses forces, il ne fit pas œuvre artistique. Son travail grossier ressemblait plutôt à une barricade qu'à une grotte : des rondins de tremble, superposés horizontalement et surmontés d'une balustrade faite de rondins debout. Au milieu de cette balustrade, la statue fut mise dans une niche grossière. De ce trône rustique, la Vierge continuait à répandre ses faveurs sur ses dévots serviteurs (1).

(1) *Huc catervatim pia turba nostris, huc ab externis peregrina terris affluit, supplex, et epem potentis. Virginis orat. Excipit Mater lactimas precantum; donat optatam mi ei salutem; compos hinc voti, patrias, au oras turba revertit.* (Office de l'Apparition de Notre-Dame de Lourdes.)

— « Promettez une belle statue de Notre-Dame de Lourdes ; j'en désire une, depuis longtemps, mais je ne sais où la trouver. Je lui bâtirai une grotte. »

— « Qu'à cela ne tienne ! Achetez la statue ; je la paierai. Quant à la neuvaine, montrez-nous comment la faire. »

Le soir même, la neuvaine commença par le chant des cantiques, alternant avec la récitation du chapelet. Ensuite, le plus jeune des enfants de la malade, « pur et beau comme un chérubin », lava les parties malades, à plusieurs reprises, avec de l'eau de Lourdes. Tout à coup, la malade s'écrie :

— « Je vois la lumière de la chandelle. Donnez-moi mes habits ; je veux me lever. »

Elle se leva et s'habilla. Puis elle voulait, tout de suite, témoigner sa reconnaissance à sa Libératrice, en allant prier devant la petite statue de Notre-Dame de Pontmain. Son mari l'en dissuada, à cause de l'heure avancée :

— « Demain matin, nous irons ensemble. »

La malade était complètement guérie. La neuvaine se continua, jusqu'à Noël, en action de grâces.

§ VI. — **Une Insurrection avortée.**

La volonté de MARIE était, désormais, manifeste : Elle avait accordé un miracle, parce qu'Elle voulait une statue et une grotte dans ce lieu de prédilection. L'avenir du pèlerinage semblait assuré, quand une nouvelle bourrasque menaça de tout détruire.

Aux premiers jours du printemps de 1885, les Métis s'étaient soulevés, réclamant leurs droits méconnus. Ce mouvement, pacifique d'abord, dégénéra bien vite, sous l'impulsion de Louis Riel, en une révolte à main armée.

Le 19 mars, à la grand'Messe, l'église était remplie de femmes éplorées ; presque toutes communièrent.

— « Dans mon instruction », écrit le P. FOURMOND, « j'insistai fort sur la bonté et la puissance de Notre-Dame de Lourdes et de Saint JOSEPH, leur assurant que, si elles priaient fort, l'orage passerait en grondant autour

XII. — Le Pèlerinage de Saint-Laurent en Saskatchewan [1].

Il nous faut remonter à l'année 1881 pour retrouver les premières origines du Pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes à Saint-Laurent. La colonie de Saint-Laurent avait été fondée, en 1870, par quelques familles métisses, venues de la Rivière-Rouge. Elles avaient obtenu de Mgr GRANDIN un Missionnaire pour s'occuper de leurs intérêts spirituels.

§ I. — La Mission métisse.

La mission était des plus pauvres. La maisonnette occupée par les Pères était construite de troncs d'arbres et couverte de terre et de foin. Elle renfermait un minuscule oratoire, une salle commune et une chambre à coucher. Le grenier servait de dortoir à tous les employés. Elle avait, nous dit le chroniqueur, l'avantage précieux, pour les Missionnaires, d'être conforme à leurs Saintes Règles: *Angustis cubiculis humilis respondeat supellex.*

L'église faisait suite à la maison des Pères et y communiquait par une porte. C'était une espèce de grange, de quarante pieds de long sur vingt de large. Les murs, en billots blanchis, étaient, à cette époque, fort détériorés. Elle était basse et mal éclairée. Le plafond était en planches brutes, sans la moindre peinture. L'autel se trouvait dans un renfoncement plus élevé que l'église. Le fond du sanctuaire était tapissé d'une courte-pointe à carreaux de diverses couleurs, qui fut remplacée, peu après, par une draperie de cor-du-roi crème, ornementée de papier d'argent. La même main pieuse plaça, des deux côtés de

(1) Cfr. PÈLERINAGES CANADIENS, *Monographies des principaux Lieux de Pèlerinage au Canada*, — Imprimerie du « *Messager* », Rue de Bordeaux, 4260, Montréal (1928), — pp. 133-154 : *Notre-Dame de Lourdes à Saint-Laurent de Grandin* (*Saskatchewan*), par le R. P. Jules LE CHEVALLIER, *O. M. I.*

l'autel, de beaux rideaux de dentelle. Sur l'autel, se trouvait la statue de Notre-Dame de la Salette, donnée par Mgr Grandin. Le P. Petitot, à son passage, orna le devant de l'autel d'un *Agnus Dei*, auréolé d'or, et peignit, de chaque côté, des bouquets de marguerites jaunes d'un très bel effet. Le sanctuaire était encombré, des deux côtés, par les bancs des enfants, faits en croûtes. Ceux de la nef n'étaient guère plus décoratifs, bien que plus commodes. Un clocheton branlant surmontait l'église.

A une petite distance de là, se trouvait une misérable masure — servant de cuisine, de salle de classe, de réfectoire et de chambre pour les femmes. Entre cette maison et l'église, se trouvait le jardin potager, admirablement entretenu et entouré de solides clôtures.

Plus loin, le cimetière, situé sur un monticule, dominait la mission.

La forêt vierge, encombrée de troncs d'arbres couchés et enchevêtrés dans les broussailles, encerclait la mission d'un rempart presque impénétrable. A peine pouvait-on apercevoir, par quelques éclaircies, le cours majestueux de la Saskatchewan — distant, à peine, de quelques arpents.

Un sentier, traversant le jardin des Pères, conduisait à un petit filet d'eau limpide coulant, à mi-côte, sur le bord d'un marécage. De là provenait l'eau nécessaire à la mission. Cet endroit était appelé la Source.

§ II. — Le Missionnaire Oblat.

A cette époque, la Mission de Saint-Laurent avait pour directeur le P. Vital Fourmond, de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Homme de grande expérience, de science vaste et éclairée et de zèle infatigable, il savait faire du bien partout où il passait. Doué d'une constitution robuste, il ne craignait pas de manier la hache, la varlope, la pioche ou la tille, pour occuper le moindre de ses moments libres.

A la fin de ces journées si bien remplies, — où la part

de DIEU n'avait, certes, pas été oubliée, — on le voyait passer de longues veilles au pied du tabernacle.

Une nuit, sa maîtresse d'école l'examinait de sa chambre, à la lueur de la petite lampe du sanctuaire. Il était minuit passé. Le Père agenouillé faisait d'héroïques efforts pour vaincre le sommeil et continuer son oraison. Le lendemain, elle se hasarde à lui faire un reproche :

— « Mon Père, pourquoi vous fatiguer par des veilles si prolongées ? Vous ne pouvez plus prier ; vous succombez de sommeil. »

Le Père, un peu confus d'avoir été surpris, répondit humblement :

— « Le maître est toujours heureux de voir son petit chien dormir à ses pieds. »

Après ces veilles, il s'étendait, tout habillé, sur un sofa, dans la salle commune, avec une seule couverture pour se garantir du froid. A cinq heures, il était debout pour commencer une nouvelle journée.

— « Je ne sais comment il peut vivre », disait un vieux Métis : « il mange, sans doute, mais il ne dort pas. »

Dur pour lui-même, il portait un collier de gros fil de fer autour du cou. Il ne se ménageait pas les disciplines.

Il mangeait tout ce qui lui était servi ; il est vrai que le *pémican* et la galette indienne n'étaient guère faits pour flatter le palais. Si on lui servait autre chose, il savait le rendre désagréable.

Ses vêtements ? Une salopette attachée à la cheville, une soutane courte et décolorée, une paire de mocassins sans cesse rapiécés.

§ III. — **La Source attirante.**

Le P. FOURMOND avait une filiale dévotion envers la Sainte Vierge. Il n'épargnait rien pour étendre son règne. Il réussit à faire réciter le rosaire, dans chaque famille de sa mission, avant la prière du soir.

On le voyait souvent descendre à la Source — soit seul, soit en compagnie des écoliers, — pour y réciter le cha-

pelet ; il engageait les autres à suivre son exemple. C'était sa retraite de prédilection, parce que ce lieu portait au recueillement.

A l'automne de 1880, un jeune Frère coadjuteur, le Fr. Jean-Pierre PIQUET, natif du Diocèse de Tarbes — qui avait vu Lourdes et connu Bernadette Soubirous, — lui fit remarquer combien ce site rappelait celui de la Grotte de Massabielle, avec sa fontaine et son petit ruisseau figurant le Gave.

Au mois d'avril de l'année suivante, le Père FOURMOND donna à un de ses serviteurs, Dodet Ouellette, l'ordre de faire une entaille dans un arbre, près de la Source, et d'y insérer une image de Notre-Dame de Lourdes, recouverte d'une vitre.

Le 26 juillet, Monseigneur arrivait, — amenant avec lui une maîtresse d'école, Mlle Onésime Dorval. Il séjourna, environ trois semaines, à la mission.

— « Après le départ de Monseigneur », écrit Mlle Dorval, le P. FOURMOND me dit : « *Venez : je vais vous montrer une belle petite place pour dire le chapelet, le soir, avec les enfants.* » Il nous conduisit à la Source, disant qu'on y avait déjà placé une petite image dans un arbre. Je ne vis, sous une vitre brisée, qu'un papier sale, déchiré et sans la moindre trace de dessin. Le bon Père ajouta qu'une fille, nommée Georgina et que tout le monde appelait la Marie, y venait, souvent, dire son chapelet.

« L'aspect de cet endroit sauvage était vraiment impressionnant. Le bon Père, sans doute inspiré du ciel, nous dit : « *Qui sait ? Plus tard, ce lieu deviendra, peut-être, célèbre par un pèlerinage; le paysage ressemble tant à celui de Lourdes.* » En effet, quoique couvert de broussailles, de petits filets d'eau limpide apparaissaient à la place du puits actuel et faisaient penser au Gave.

« Séance tenante, il fut convenu qu'on remplacerait l'image fanée par une des statuettes de Notre-Dame de Pontmain que le Père avait dans sa chambre. Je mis une couche de bleu sur la robe et un peu de jaune sur les étoiles ; et je la fixai, solidement, dans l'entaille de l'arbre. »

De Fish-Creek, où il demeurait, le bon petit Fr. Célestin GUILLET continua l'œuvre du F. PIQUET, entretenant la Grotte et y conduisant de nombreux pèlerins.

Le premier pèlerinage officiel eut lieu le 15 août 1905. Il fut organisé par le P. Auguste FORNER, *O. M. I.*, qui y conduisit les Polonais de Fish-Creek. Le P. VICTOR PINEAU, de Duck-Lake, et le P. Maximilien KRIST, de Carlton, se joignirent à lui avec leurs paroissiens.

Depuis lors, il y eut un pèlerinage diocésain, tous les ans, le 15 août d'abord, puis le 16 juillet. Quelques centaines de pèlerins vinrent, au début : actuellement, ils y arrivent par milliers. L'Administration diocésaine confia l'entretien de l'œuvre et l'organisation des pèlerinages aux Pères Oblats de l'École indienne de Duck-Lake.

En 1900, la Grotte du Fr. PIQUET fut reconstruite, sur le modèle de celle de Lourdes. Un portique ouvert peut abriter plus de trois mille personnes devant la Grotte.

§ XI. — **La Fête annuelle.**

Le Pèlerinage de Saint-Laurent a une physionomie toute particulière, dans le beau cadre de la Vallée de la Saskatchewan — que rien ne vient déparer : ni hôtels, ni mercantis, ni amusements profanes. Tout y porte au recueillement et à la prière, comme aux jours du bon P. FOURMOND.

Les pèlerins commencent à arriver la veille au soir. Les uns sont à pied, seuls ou en groupes — gardant, pendant leur marche, un religieux silence. Ils ont, parfois, parcouru des distances considérables : on en a vu venir de 40 milles. Les autres, se servant de tous les moyens de locomotion, arrivent de deux ou trois cents milles à la ronde.

Une ville de tentes surgit, comme par enchantement, à l'orée de la forêt. La longue file des automobiles se range, en lignes interminables, des deux côtés du chemin. La nuit venue, chacun gîte où il peut, sous les tentes, dans les autos ou à la Grotte, chantant des cantiques ou récitant le chapelet, à la lueur des cierges. Jusqu'à minuit, les confessionnaux ne désemplissent pas : on confesse en

§ IX. — La Mission abandonnée.

Le décès du P. Fourmond semble avoir donné le coup de mort à Saint-Laurent. A la visite canonique, — qui fut faite, l'année suivante, par le T. R. P. Soullier, Supérieur Général, — il fut décidé de démembrer cette mission, à cause de la pénurie des prêtres et de la proximité des autres centres paroissiaux.

Le personnel fut rappelé ailleurs, les bâtisses furent démolies ou abandonnées, et l'église fut dépouillée de tout ce qu'elle possédait. La statue de Notre-Dame de Lourdes resta seule dans sa niche.

§ X. — Un Renouveau merveilleux.

Ce qui semblait être le coup de mort du pèlerinage devint, au contraire, le point de départ d'un mouvement religieux sans pareil dans tout le Nord-Ouest. Ne faut-il pas que le blé meure pour produire au centuple ?

Les Métis des alentours venaient, fidèlement, faire leur prière à la Grotte. Fréquemment, des groupes français, de Duck-Lake, ou slaves, de Fish-Creek, se joignaient à eux.

A cette époque, il y avait, à Fish-Creek, un Frère coadjuteur Oblat, qui, depuis dix ans, souffrait énormément d'une blessure à la jambe. Mgr Pascal lui conseilla de demander du soulagement à la Vierge de Saint-Laurent. Le 21 septembre 1893, il parcourut à pied, le bâton à la main, les neuf milles qui séparent Duck-Lake de Saint-Laurent. Par deux fois, il crut qu'il ne pourrait atteindre le terme de son pèlerinage, tant la fatigue de la jambe malade était grande ; mais, ranimant son courage, il repartait. Après trois heures de prières à la Grotte, il ne ressentit aucune amélioration dans son état. Sa foi ne faiblit pas, cependant. Il se dit, intérieurement : « Je ne partirai pas avant ma guérison. » Il continua sa prière. Puis, tout à coup, il se lève, sans bâton, et part. Il est guéri, et il ne ressentira plus jamais de douleur à cette jambe.

de leur foi naïve. Une petite Indienne crise de la Réserve de Sweet-Grass, Etha Sakewew — aveugle, depuis quatre ans, par suite de maladie, — recouvra totalement la vue, deux jours après son pèlerinage ; et son frère, Jean-Baptiste, qui avait l'épine dorsale déformée, se redressa, avant la fin du voyage de retour.

Terminons cette longue et sèche nomenclature, en citant le cas de Marie Cénez, âgée de huit ans, qui souffrait de tuberculose à la hanche. Elle passa quinze mois à l'Hôpital de Saskatoon et y fut opérée sans résultat. Elle ne pouvait marcher qu'à l'aide d'une béquille. Le 17 juillet 1924, elle fut conduite à Saint-Laurent. Après la procession, comme elle gravissait la côte, elle s'écria, tout à coup : — « Ah ! j'ai oublié ma béquille. » En effet, sans s'en apercevoir, elle marchait, déjà depuis quelque temps, sans aide, et sa jambe s'était allongée de deux ou trois pouces. Bien qu'elle boite encore légèrement, la guérison est considérée par les médecins comme complète et définitive.

Combien d'autres faveurs plus intimes ne sont connues que par les heureux privilégiés !

Jules LeChevallier, *O. M. I.*

qu'il demandait ; mais, l'année suivante, il n'était plus là pour accomplir sa promesse.

Le 24 octobre, il envoya ses vœux de fête à Mgr Vital GRANDIN, dans une touchante lettre qui ressemble plutôt à un billet d'adieu. Une sainte amitié avait uni ces deux Vital, depuis la première enfance sur les bancs de l'école d'Arou ; elle s'était continuée, pendant les jours heureux du séminaire ; et, aussi tenace que celle de David et de Jonathas, elle se continua jusqu'à la mort.

— « Chaque année », écrit-il, « ramène, en ce jour, de bien touchants souvenirs d'enfance, souvenirs de toutes sortes, qui, heureusement, ne s'effacent pas avec le temps et que la séparation ne rend que plus saints et plus forts... Je me suis, plus d'une fois, demandé pourquoi la Divine Providence m'avait donné un martyr pour patron : mes souffrances me le font comprendre. Ayant passé par des épreuves plus grandes que les nôtres, comment ne nous prendrait-il pas en pitié, en nous obtenant les grâces de patience, de force et de courage dont nous avons besoin pour marcher sur ses traces ? »

Le 20 janvier, il quittait Saint-Laurent, pour aller consulter les médecins de Prince-Albert. Le cas était grave. On le fit partir, le 4 février, pour l'Hôpital de Saint-Boniface — où, avec l'autorisation de ses Supérieurs, il consentit à se faire opérer.

— « Je veux mourir par obéissance », disait-il ; « quoi qu'il arrive, je ne veux, je ne désire rien que la sainte et adorable volonté de DIEU. »

Il fut, jusqu'à sa mort, d'une patience héroïque.

— « J'ai demandé à DIEU », disait-il, « de faire mon purgatoire en ce monde. »

Quelqu'un lui dit : — « Mon Père, vous avez beaucoup souffert ?

— « Non », répondit-il, « comment pourrais-je dire que je souffre, quand j'ai sous les yeux Celui qui est mort en croix ? »

Il mourut, à trois heures précises, le 24 février et fut enterré, le lendemain, dans le Cimetière de Saint-Boniface.

toutes langues, — crise, polonaise, hongroise, allemande, anglaise, etc.

Dès les premières lueurs de l'aurore, les Messes commencent : plus de trois mille personnes se succèdent à la Sainte Table. A partir de sept heures, chaque nationalité a sa Messe de pèlerinage et son sermon. A dix heures, la grand'Messe réunit tous les pèlerins.

Après le frugal repas de midi, la procession s'organise. Toutes les personnes valides doivent y prendre part. Chaque nationalité se masse autour de sa bannière et s'avance au chant du cantique marial, tandis que la foule entière répète, avec un ensemble imposant, les enthousiastes *Ave* du refrain. A la fin du cortège, vient l'ostensoir ; et, après un court arrêt au reposoir, on s'en retourne à la Grotte, dans le même ordre, — Indiens en tête. Là, après les acclamations, a lieu la bénédiction des malades. Pour terminer la cérémonie, la foule fait résonner les échos de la Vallée de la Saskatchewan des accents enflammés de leur profession de foi : à l'unisson, on chante le *Credo* de la *Messe royale*, de Dumont.

§ XII. — **Les Bienfaits célestes.**

La Bonne Vierge ne reste pas sourde à ces démonstrations de foi et d'amour. De nombreuses faveurs ont été obtenues à la suite de ces pèlerinages. Qu'il nous suffise d'en énumérer les plus frappantes.

M. Vachon, frère d'un ancien Missionnaire de Saint-Laurent, vit disparaître un affreux cancer qu'il avait à la figure.

Une Religieuse de Prince-Albert, paralysée depuis longtemps, fut rendue à la santé, à la suite d'une neuvaine.

Un vieux Métis fut guéri d'une hernie, en revenant de la Communion.

Au pèlerinage de 1923, Mme H. Quesnel fut, subitement, délivrée du mal de Bright, pendant la bénédiction des malades.

Notre-Dame de Lourdes n'oublie pas les petits et les humbles : les Indiens sont ses amis privilégiés, à cause